

Les Gilets jaunes, ou la manifestation contre la représentation

Le mouvement des Gilets jaunes qui secoue la France depuis novembre 2018, mais qui ne sera peut-être qu'un souvenir quand ce livre paraîtra, réunit des gens qui souffrent d'une fragilité évidente, dans cette France périurbaine où ils ont cru dénicher un abri contre les tourments de la grande ville et ses loyers trop chers, avant de se retrouver coincés par des dépenses non négociables, les mensualités des emprunts de leur pavillon, l'entretien de l'indispensable voiture...

Cette fragilité est aussi celle de la manifestation (régime primaire de la présence réelle, indicielle des corps) face aux formats de la représentation secondaire (délégation et soustraction symbolique), une distinction que leur mouvement met en pleine lumière. Les Gilets jaunes peinent à franchir l'étape d'une revendication primaire, inarticulée ou physique : en réclamant en désordre tout et son contraire, ils se défient de toute délégation, et si une tête parmi eux émerge qui pourrait parler pour les autres, ou les représenter auprès de nos dirigeants, ils menacent de la couper. Ce grand corps acéphale ne représente donc rien, sinon l'urgence de se manifester, d'être vus (en s'habillant pour cela de fluo), de protester qu'on existe... Cette clameur ou ce cri ne sont pas comme tels réfutables, il faut les entendre même si cela blesse certaines oreilles ou des regards toujours tournés ailleurs.

Ce fait brut d'exister, il faut toujours en imposer l'évidence contre des siècles de représentations politiques et médiatiques fortement biaisées : longtemps, depuis disons 1789, ce sont des hommes blancs, mâles d'âge mûr et de condition bourgeoise, qui trustent la représentation de la République ; dans les médias comme à la Chambre, on croise assez peu de gens comme ceux qui occupent depuis novembre les ronds-points... Or notre caste médiatico-politique a la vie dure, et sait se perpétuer aux postes de commande ; on se moque de présidents africains qui osent imposer à leur pays de successifs mandats, mais a-t-on assez réfléchi de ce côté de la mer aux ruses par lesquelles notre représentation, parlementaire autant que médiatique, reproduit de terribles angles morts ? Se souvient-on qu'en 2017, plus de la moitié des électeurs du second tour ont été forcés de choisir entre deux candidats qui n'étaient pas le leur ? (Situation identique déjà aux présidentielles de 2002.) Il ne s'agit pas de mélanger le médiatique au politique, mais de les articuler étroitement, en remarquant par exemple que la France périurbaine n'a pas fait l'objet de beaucoup d'intérêt de la part de nos grands médias, qui préfèrent reléguer toute une partie de notre territoire, quasiment

invisible, sous le vocable de la France moche, adepte de la clope, du gasoil et de la palette... Un mépris qui provoque en 2018-2019 son retour de bâton.

Les Invisibles, un film de Louis-Julien Petit au succès mérité (2018), est sorti en salle en même temps que les Gilets jaunes aux ronds-points, et il suscite la même reconnaissance étonnée : les femmes qu'il montre ne semblent pas très douées pour faire face aux contraintes pointilleuses de l'administration, des partis, des syndicats ou de ces Institutions à travers lesquelles se déclinent en France les luttes, et se rendent visibles les combattants. De même les Gilets jaunes brouillent notre vue, ou nos traditionnelles lunettes ; allergiques aux formes de représentations nationales, syndicales, médiatiques dans lesquelles ils ne reconnaissent pas leur image, ils nous proposent en revanche une solidarité de base, des palabres aux ronds-points où l'on peut rencontrer et apprécier son voisin, des braseros autour desquels se renouent un lien organique et des valeurs oubliées par le système libéral. Vocation démocratique du rond-point : contrairement aux feux rouges-verts de croisement qui incarnent un ordre vertical, transcendant ou autoritaire comme tel indiscutable (on ne franchit pas un feu rouge, même si les artères perpendiculaires demeurent vides), l'ordre qui préside aux ronds-points est immanent, chacun au vu de la conduite des autres y négociant son passage, son coup d'accélérateur ou de frein... Feu rouge républicain, rond-point démocrate ? Lieu par excellence où les sujets demeurent entre eux, le rond-point remet la loi entre nos mains.

On comprend qu'il ait fixé un mouvement à ce point défiant à l'égard des organisations pyramidales où l'individu *lambda* disparaît. Anarchiques, brouillons, les Gilets jaunes se contentent de bouillonner avec une belle indifférence vis-à-vis de ceux qui leur prêchent les vertus de la verticalité, de l'argumentation, des hiérarchies ou de la délégation. Regroupés à travers les réseaux sociaux, ils échouent à produire un *nous* - ce pronom qui désigne aussi en grec l'esprit. Ceux qui s'agrègent ainsi ne pensent pas collectivement, ils ne rédigent pas de manifeste ni de programme, ils se comptent, ils préfèrent *peser*. Ce stade de la manif où ils se cantonnent a de quoi exaspérer, mais aussi attirer : une majorité de Français, malgré les débordements chaque samedi du mouvement, les a longtemps trouvés plutôt sympathiques. Car s'ils échouent à formuler une alternative crédible, il faut leur accorder qu'ils ont réussi à faire bouger le jeu politique, et forcé notre président à descendre de son piédestal... Ce mouvement est-il anti-politique, ou incarne-t-il au contraire une chance de renouveau démocratique et un terrain d'expérimentation ? Les Gilets jaunes ont rendu évident le déclin

d'une représentation (médiatique, politique) qui parlerait au nom de tous : par quelque bout qu'on étende cette représentation, elle ne sera jamais équitable, la *crise de la représentation* est simplement inhérente à son projet ou à sa mise en œuvre. Que dire dès lors à ses laissés-pour-compte ? Comment vont-ils consentir ? Comment pourraient-ils se reconnaître dans le miroir (médiatique, parlementaire) qu'on leur tend, eux qui exigent la fin des « élites » qui parlent et agissent loin d'eux en leur nom ?

Le tumulte soulevé par les Gilets jaunes rejoint au fond celui de la démocratie qui n'implique pas seulement, dans sa définition et son cahier des charges, le débat ; mais qui, pour instaurer et étendre celui-ci, parie sur la compétence du premier venu, de n'importe qui - proposition d'apparence exorbitante ou scandaleuse, et qui motiva longtemps le maintien d'une République ou d'une démocratie *censitaires*, où le vote dépendait du niveau de fortune et d'études de sujets compétents, pour ne rien dire du sexe... Demandons-nous sous quelles formes modernes, insidieuses, ce « cens » travaille toujours notre système. Songeons aussi que cette démocratie représentative en crise structurelle nourrit de l'intérieur son adversaire, puisque l'élection à elle seule reconstitue une sorte d'oligarchie, prompte à se perpétuer dans son entre-soi. Le paradigme démocratique, toujours à reprendre et par définition perfectible, doit demeurer *en mouvement*. Contre ces durcissements ou ces confiscations, des forces de corrosion, de mise en doute radical ou de destitution (ce que de Gaulle baptisa « la chienlit »), ont peut-être quelques vertus...

Tout le monde cherche une scène. Les insurgés de mai 68 crurent en trouver une en s'emparant du théâtre de l'Odéon, lieu dérisoire et plus facile à prendre que la Maison de la radio ou la Chambre des députés ! Aujourd'hui la scène passe par les ronds-points (que nos élites politico-médiatiques regardent d'assez haut), par les réseaux sociaux, par les plateaux TV... Les contours de cette scène demeurent flous, comment passer de cette visibilité à une action effective fondée sur un programme et sur un corps de délégués ?

Le mouvement assez chaotique des Gilets jaunes redouble et illustre les chances et les difficultés des successifs « printemps arabes », qui n'ont pas réussi davantage à imposer un ordre stable. Excédés d'être si mal représentés, les peuples tunisiens, égyptiens, syriens ou algériens ont d'abord refusé de demeurer d'éternels spectateurs ; et les réseaux sociaux disponibles ont défait plusieurs chefs, mais jusqu'à quel point ? Le levier des NTIC ne permet pas à lui seul un durable virage démocratique ; outils efficaces de rejet, les entrepreneurs

réseaux semblent moins aptes à construire ou fédérer des projets, et - *ceci ne tuera pas cela*
- ils n'auront d'efficacité qu'articulés aux lourdes machines des anciennes représentations.

Extrait de *La crise de la représentation* de Daniel Bounoux, édition revue et augmentée,
Éditions de La Découverte-Poche, 2019.